



„... Alors, pendant le mois et demi que dure le tournage, je suis tout simplement ce personnage de film, je vis ma vie comme un film.”

„Three shake-a-leg steps to heaven”  
de Andy Bausch

Depuis le milieu des années quatre-vingts, pour qui a suivi attentivement l'éclosion du théâtre et du cinéma luxembourgeois, une question s'est posée chaque fois que l'on voyait apparaître sur l'écran ou sur les planches un jeune acteur échevelé, torturé, plein de fougue et d'énergie à peine maîtrisée, qui semblait venu d'ailleurs, sorti tout droit de la rue des mauvais garçons: comment se faisait-il que dans un pays si calme, si prosaïque, si sage somme toute comme le nôtre, dans ce pays de juste milieu apparaisse un jour un personnage aussi extrême qui exprime, par sa vie comme par son art, la négation même de ce juste milieu luxembourgeois?

Car, si Thierry Van Werveke est Luxembourgeois, il est aussi et surtout acteur de cinéma et de théâtre dans divers pays européens, donc cosmopolite. Et s'il est d'origine bourgeoise, il est aussi en rupture de ban depuis son adolescence, et ce qui m'a toujours fasciné en lui, vu de loin, c'est qu'il est atypique non seulement par rapport au Luxembourgeois moyen, mais aussi par rapport à tous ceux que l'on a vu monter sur des planches dans notre pays ces dernières années. On retrouve en lui ce fonds populaire, spontané et parfois abrupt, cette absence de rondeur et de mondanité que donnent l'éducation et la culture avec un grand C, il est cet écorché vif dont le confort et l'aisance de l'âge n'ont pas encore raboté les angles.

Thierry Van Werveke est né en 1958, à Genève où son père, diplomate, était en poste. Il y a fréquenté l'école primaire jusqu'à l'âge de dix ans, avec comme langue maternelle le français. Il a passé ensuite quatre années à Vienne, et il en garde un joli accent autrichien dont il a de la peine à se défaire quand il parle allemand dans ses

films. Rentré à Luxembourg à l'âge de quatorze ans, il fréquente le lycée, s'y voit traité d'étranger par ses condisciples luxembourgeois puisqu'il baragouine avec peine le luxembourgeois, puis apprend la photographie, la sculpture et la peinture à l'école des Beaux-Arts.

Dès l'âge de dix-huit ans, voilà que tout bascule. Il s'en va tout simplement, rompt les amarres avec la famille et le milieu confortable qui était le sien jusque là. Descende aux enfers voulue, recherchée, telle celle de Rimbaud et d'autres illustres artistes et créateurs ou tout simplement dégringolade faite de passivité et de fuite devant la vie adulte et ses contraintes quotidiennes? Difficile à distinguer, tant il y a toujours de l'un et de l'autre à la fois. C'est la drogue et la cloche, les petits métiers ici et ailleurs, „anywhere out of the world”, les virées de Marseille à Dudelange, une vie dure et sans perspective, avec en arrière-fonds le désespoir d'une génération „no future”, une vie rythmée par le rock qui est son environnement musical constant. C'est aussi un milieu brutal où il faut savoir se défendre avec les

poings nus, un milieu où se cognent les „zombies”, les demi-morts, comme il les caractérise lui-même, toutes sortes de clochards et de malheureux à la dérive...

#### Le serveur acteur de cinéma...

Voilà qu'en 1982 il échoue comme serveur dans un bistrot à Dudelange que fréquente Andy Bausch. Le cinéaste, un jour, lui dit: „Je t'observe depuis un mois, veux-tu jouer le rôle principal dans un film que je vais tourner?” Le voilà engagé dans une aventure qui n'en finit pas jusqu'aujourd'hui. Andy Bausch tourne avec lui des courts-métrages: en 1982 *Stefan et Lupowitz*, en 1983 *Cocaine Cowboy*, en 1985 *Van Droselstein* et ...*Der Däiwel*. Tous ces films étaient taillés sur mesure pour Thierry Van Werveke, il y a joué son propre personnage dans le milieu qu'il a appris à bien connaître au cours de ses années d'errance, à la recherche de lui-même.

Dès lors il savait, après ces cinq films, ce qu'il voulait faire dans la vie: être acteur, et rien d'autre. Aujourd'hui il affirme: „Le cinéma m'a aidé à m'en sortir.” A le sortir de la drogue, de la déprime, du mal de vivre.

En 1986, Andy Bausch le fait tourner dans *Gwynylla, Legend of Dark Ages*, film en 16 mm noir et blanc, coup d'essai qui n'a pas laissé un souvenir impérissable.

La réussite de *Troublemaker*, tourné en 1988, constitue par contre la consécration pour Andy Bausch et la confirmation pour Thierry Van Werveke qu'il est sur la bonne voie. Il obtient pour ce film le prix de la meil-

# Van Werveke, acteur

leure interprétation masculine au Festival du Film de La Clusaz en 1990.

Le film a une belle carrière à Luxembourg, mais aussi dans les festivals et à la télévision étrangère, et contribue à faire connaître non seulement son metteur en scène mais aussi ce Johnny Chicago qui a le physique de l'emploi. C'est le point de départ de sa notoriété non seulement au Luxembourg, mais aussi en Allemagne avant tout où les professionnels remarquent vite ce personnage original.

Surtout il tourne l'année d'après, en 1989, avec le même Andy Bausch, ce film au nom impossible *A Whopbopaloobop a Lop Bam Boom* qui obtient un premier prix au festival de San Sebastian et une nomination pour le prix européen du film.

## Johnny Chicago pour toujours?

Depuis *Troublemaker* il est Johnny Chicago pour les Luxembourgeois qui le rencontrent dans la rue, plus vrai que nature, et les metteurs en scène au cinéma ont tendance à lui demander de jouer toujours les mêmes rôles du personnage un peu chaotique, un peu burlesque, un peu brutal. C'est qu'il est de ces acteurs naturels qui sont tout entiers leurs personnages. „Je ne suis pas un acteur qui construit un personnage de façon consciente. Ce qui est difficile pour moi, c'est de garder la concentration durant tout le tournage. Alors, pendant le mois et demi que dure le tournage, je suis tout simplement ce personnage de film, je vis ma vie comme un film.”

Sans doute y utilise-t-il des éléments de son vécu quotidien, un geste glané par-ci, une tournure empruntée par-là, une démarche entrevue dans la rue. Il explique aussi qu'avant de commencer le tournage il aime se replonger dans un certain milieu, fréquenter certains bistrotts, écouter la langue du milieu, apprendre des gestes. A cet égard, ce n'est pas un hasard s'il avoue prendre Robert de Niro comme modèle. Les rôles qu'il joue exigent pas mal de condition physique qu'il entretient par la boxe, le vélo, la course à pied et la natation.

N'ayant jamais fréquenté d'école d'acteur, il a tout appris sur le tas, et c'est le théâtre auquel il est venu en même temps qu'il s'est mis au *Troublemaker* qui lui a donné une certaine discipline et une diction plus précise („Quand je parle, j'ouvre à peine la bouche et je marmonne”, dit-il), ce sont les

acteurs et metteurs en scène qu'il a connus en jouant p.ex. *De Réner* en 1989 sous la direction de Pol Kieffer ou *Woyzeck* avec Frank Hoffmann aux Kammerspiele de Cologne, ce sont ses copains de la Kulturfabrik qui lui ont apporté une bonne partie de son métier pour le théâtre.

## Le cinéma avant tout

Si, depuis quatre ou cinq ans, il partage sa vie entre le cinéma et le théâtre, il est sans doute un des rares acteurs luxembourgeois à être venu au théâtre par le cinéma et à vouloir rester avant tout acteur de cinéma. Le fait mérite d'être souligné, puisqu'il explique aussi bien ses forces que certaines de ses faiblesses.

Il se considère d'ailleurs lui-même comme un outsider dans ce milieu, y étant entré un peu comme par hasard par la petite porte, et aujourd'hui encore étourdi par le succès qu'il connaît à l'heure actuelle. „C'est inexplicable, avoue-t-il modestement, j'ai eu tout simplement de la chance car des acteurs comme moi, dans mon

genre, il y en a des milliers en Allemagne ou en France.”

A l'heure qu'il est il est toujours très occupé, il va et vient, et il arrive à vivre de ce qu'il gagne comme acteur de cinéma. Depuis deux ans, on l'appelle de plus en plus de toutes parts, on lui propose de tourner dans des films. Travaillant tantôt pour des productions modestes tantôt dans des co-productions internationales, comme *Abacadabra* de Harry Cleven (1991), il court de Hambourg à Vienne, tourne en France. . . A ce jour, il totalise une vingtaine de films, courts et longs-métrages confondus, dont une dizaine depuis 1990, et pour 1993 il a déjà plusieurs projets, dont un avec Andy Bausch et un autre avec Michael Haneke. Il a participé à l'éclosion du cinéma luxembourgeois, il est de toutes les productions importantes, de *Schacko Klak* à *Hochzäits-nuecht*. S'il se dit épuisé par tant de sollicitations, voulant enfin ne faire que ce qu'il voudrait, lui, au lieu de se faire bousculer par les autres, il sent pourtant combien il est nécessaire de rester dans la course.





### Le souci d'aller plus loin

„Je ne veux plus faire n'importe quoi, depuis deux ans, j'ai enfin le choix, alors qu'auparavant j'ai tout fait, j'ai joué *Virginia Woolf* au théâtre en même temps que j'ai tourné *Abracadabra*, et on voulait encore m'entraîner dans *Le Misanthrope*”.

A-t-il été tenté par l'Amérique, comme tant d'autres avant lui? Non, c'est un sujet qui ne l'intéresse pas, ni d'ailleurs la tentation des grandes productions. Il aime se sentir en sécurité dans une bande de copains, c'est là qu'il peut s'épanouir.

Aujourd'hui, à l'âge de 34 ans, ce qui n'est pas encore l'âge de raison, certes, mais une occasion de faire le point sur le passé immédiat, il pense à son avenir professionnel, il voudrait, comme il dit, construire quelque chose de solide. Il sent bien la précarité de sa vie matérielle: "Tu gagnes beaucoup en un mois, puis plus rien six mois de suite. On se tue à ce boulot." Il voudrait mieux organiser sa vie professionnelle, mais il avoue ne pas avoir d'agent qui s'en occupe, ayant été trompé par l'un deux.

Il entend garder son port d'attache à Luxembourg qu'il dit tantôt aimer „parce que c'est l'Europe", tantôt s'y sentir à l'étroit, à cause du provincialisme ambiant – ce n'est pas le premier artiste luxembourgeois à avoir cette relation contradictoire avec son milieu d'origine –. Même s'il a beaucoup vécu à l'étranger et s'il se sent cosmopolite, Européen, même s'il tire son art d'une indépendance durement acquise et de ruptures payées au prix de sa personne, il se veut des racines familiales (il mentionne non sans orgueil parmi ses ancêtres l'historien Nic Van Werveke, et à la question s'il ne lui est jamais venu à l'esprit de prendre un pseudonyme au lieu de son nom de famille à l'orthographe compliquée, il oppose un non catégorique: ce nom, il en

est fier et il le considère comme un élément de son identité) et voit une partie de son avenir dans son pays natal. Il pense, parlant de Luxembourg, que la production cinématographique n'y est qu'à ses débuts et qu'avec l'aide de l'Etat on peut construire quelque chose d'intéressant, comme le fait p.ex. la société *Samsa*.

Cependant, alors qu'il devise ainsi comme un homme presque rangé, racontant tranquillement sa vie passée aux chapitres mouvementés qui semblent clos définitivement, sa vie présente faite de voyages, de tournages, de concerts rock (il chante et écrit des chansons pour la bande de copains du groupe *Nazz Nazz*) et de théâtre, tout à coup apparaît la faille.

Ce dur, en apparence, reste un grand sensible face à la misère du monde. La tragédie de Sarajévo, les enfants qui souffrent de faim et de froid, la guerre et les bombardements, la souffrance des hommes en général le bouleversent aux larmes, ce monde lui inspire dégoût et horreur, et on sent bien que la tension et l'effort sont permanents pour se maîtriser et maîtriser cette vie qu'il essaie d'apprivoiser et qui sans cesse se dérobe, refusant la sécurité, l'amour et l'assurance.

Revenons à l'artiste et à ses attentes. Il se plaint à peine d'être cantonné dans le même rôle par les metteurs en scène, tellement il aime travailler et faire du cinéma, tellement il aime cette vie agitée, faite de voyages et de travail qui évite de se complaire dans son propre spleen. Mais il aimerait pourtant briser ce carcan dans lequel il se trouve depuis *Troublemaker* et il se promet enfin de choisir ce qui l'intéresse

le plus, de varier les rôles et d'étendre ses registres.

### Le théâtre: circonspection

Il est difficile de le faire parler du théâtre. Il avoue ne pas connaître de pièces, même s'il a joué déjà de grands classiques, de Shakespeare à Büchner, et alors qu'il a trouvé son assise et de la solidité professionnelle dans le cinéma, on sent chez lui une certaine timidité respectueuse face au théâtre, face à ses amis acteurs et metteurs en scène de théâtre, on décèle chez lui le sentiment que l'absence de formation et l'impossibilité de passer consciemment d'un registre à un autre le rendent désormais plus prudent face au théâtre.

Ainsi, en 1992, on l'a vu dans la pièce d'Albee *Qui a peur de Virginia Woolf*, à côté de Marja-Lena Juncker, Myriam Muller et Philippe Noesen, pursangs du théâtre. La critique a sans doute salué la performance des quatre acteurs, mais certains ont relevé chez Thierry Van Werveke ses problèmes de diction, sa difficulté à trouver ses marques face à des acteurs de théâtre chevronnés.

Sans doute étoffe-t-il peu à peu son jeu. Il n'a commencé à faire du théâtre que depuis cinq ans à peine et, comme il ne cesse de le dire, dans une hâte qui n'est pas toujours propice à l'élaboration patiente et en profondeur d'un rôle.

Il devra prendre de la maturité sans perdre la fougue, la franchise et l'ardeur de ses années de formation. Dans ce devenir difficile et délicat, Thierry Van Werveke joue son art, donc sa vie.

Ben Fayot

„*Qui a peur de Virginia Woolf*" au Théâtre des Capucins (1992)

